

L'ÉCHO DES COLONNES

Novembre 2013

N° 45

Éditorial

En dépit des dernières belles journées de l'été et de ce début d'automne, les bénévoles de l'Amélycor ont repris leurs activités mettant une dernière main au rangement des livres et à la présentation des collections qui bénéficient d'une sécurité accrue grâce à un renforcement du système de fermeture.

Vous découvrirez notre n°45 préparé très en amont par la rédaction de nombreuses contributions.

Le cycle de conférences/concert a débuté dès la première semaine d'octobre par la conférence de René Cintré qui a su captiver un auditoire étoffé en évoquant le bestiaire médiéval.

Tirer parti de la diversité et des compétences remarquables des anciens élèves, professeurs et amis, pour offrir au public l'occasion de découvrir des champs nouveaux, de bénéficier de mises au point accessibles sur des sujets volontairement variés telle est la politique de l'association.

Nous vous invitons à venir assister nombreux à ces manifestations dont nous avons essayé d'améliorer la visibilité. Un des derniers vecteurs étant notre site internet.

Celui-ci vous permet d'avoir accès au monde de la couleur ce que ne peut faire notre bulletin. Faites le test avec la mosaïque (p 20) !

Le site, s'il nous donne accès aux informations essentielles actualisées en permanence est encore loin d'être complet. Un des chantiers de cette année sera de remplir les rubriques d'ores et déjà prévues.

Mais d'autres questions dans ce domaine comme dans d'autres restent à trancher. Nous en reparlerons lors de l'Assemblée Générale qui aura lieu le 21 novembre à 18 h, salle Paul Ricœur et où nous vous espérons nombreux.

Un dernier mot : n'oubliez pas de payer votre cotisation !

Pour le comité de rédaction,

Agnès Thépot

Ne me fermez pas ! Le blount s'en chargera



© MFC

Un substitut à Descartes ?

(Révélation en page 19)

Association pour la M E moire du L Y cée et C O llège de R ennes

Cité scolaire Emile Zola, 2 avenue Janvier - CS 54444

35044 RENNES Cedex
www.amelycor.fr

MESURES et FRAUDES

*"détention sur le comptoir d'une balance Roberval,
frauduleusement faussée de 200 grammes par
3 épingles à linge fixées au contre-fléau."*

Les vérificateurs au service du consommateur !

L'aménagement de l'espace consacré à la métrologie se poursuit. Les visites futures pourront inclure cette étape.

Des tableaux didactiques et de nombreux instruments évoquent la rationalisation et l'unification des mesures dont ont dépendu le développement des sciences et l'essor de la société industrielle et marchande.

Clichés : J.-N.C



Balance de TP ; trafiquée par notre photographe ?

Quelques cartels encore à réaliser, et pourquoi pas, en attendant et pour se mettre dans l'ambiance, un peu de lecture avec ces extraits glanés dans la « *Revue de métrologie pratique* », une publication mensuelle comportant une partie officielle, des articles divers et des publicités ?

En 1925 une multiplicité d'encarts pour des pompes à essence qui déferlent sur le marché !

On trouve aussi quelques jugements des tribunaux correctionnels, ainsi dans le numéro de janvier :

- le 16 octobre 1924, à Perpignan, Mme M, femme C. boulangère ; 3 jours de prison avec sursis, 200 francs d'amende, affichage et insertion du jugement ; elle « *avait placé 2 écrous à l'intérieur de sa balance, ce qui la rendait fausse de 50 grammes* ».

- A Nevers, 23 octobre. Mme P., cultivatrice à Gourchizy, condamnée pour avoir « *mis en vente des pains de beurre vendus pour 250 grammes et présentant des manquants de 30 et 40 grammes* ».

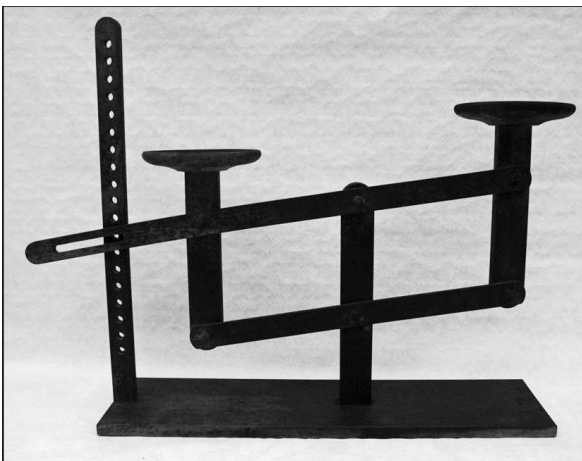
Dans le numéro de mai 1925 :

- Château-Gontier. M. M, jardinier, « *détention d'un poids en fonte d'1kg déplombé, ne pesant que 961 grammes* ».

- Nérac, 10 janvier 1925. M. S, boulanger, « *livraison de pains de 2,5 kilos pesant 900 grammes en moins* »

- Mont de Marsan, 17 février 1925 : M. G, marchand de marrons, « *tromperie sur la quantité vendue à l'aide d'une mesure en bois, dans laquelle avait été placé un disque en bois diminuant la capacité de mesure.* ». Astucieux !

- Nontron., 9 décembre 1924. M. et Mlle D, épiciers, « *détention sur le comptoir d'une balance Roberval, frauduleusement faussée de 200 grammes par 3 épingles à linge fixées au contre-fléau* ».



Modèle en bois montrant le fléau et le contre-fléau d'une balance à affichage latéral (Coll. Zola)

Toujours en 1925, (janvier), la revue signale dans un article intitulé « les abus des brevets » quelques crapuleries de grande ampleur souvent pratiquées par des industriels américains qui déposent des brevets pour des appareils ne différant que très légèrement d'autres déjà brevetés par leur véritable inventeur !

Ainsi, une balance automatique pour grains et charbons, utilisée au port de Marseille, à Toulon, aux raffineries Lebaudy (...) due à « *un modeste et ingénieux Français, M. Couche, mécanicien à Cour-et-Buis (Isère)* » a été copiée sans vergogne (...) et brevetée de façon illicite !

Jean-Noël Cloarec

"Pourquoi n'a-t-on pas pensé à attribuer une pension à la femme du soldat inconnu ?"

Le témoignage de **Roland Mazurié des Garennes** ainsi que les souvenirs qu'en avait gardé **Yves Nicol**, ont poussé Jean-Noël Cloarec à s'intéresser à un singulier personnage qui fit deux visites remarquables et remarquées à Rennes en 1946 et 1949, pour la Mi-Carême. Enquête ...

Mi-carême 1946 : le contexte

Les temps sont durs, on le sait.

Consultons Ouest-France : les cafés/cidres de Rennes ont augmenté le prix de la bolée de cidre qui passe à 4 francs ! (31/03/1946). Des inquiétudes : « *Où en est la reconstruction ? Saint-Malo attend !* » (8/02 /1946). En cherchant bien, quelques bonnes nouvelles aussi : dans le championnat de football, le Stade rennais s'est imposé à Lille par 3 à 0 ! « *Les Rennais ont écœuré les Lillois* » (18/03/1946). Dans cette belle équipe : Artigas, Pleyer, Jean Prouff. Bien plus modestement, un peu avant, le Rennes Etudiants Club avait battu le C.P.B. 8 à 0. Vive le REC ! (4/02/1946).

Tiens, des encarts publicitaires pour Richelet ! Le dictionnaire peut-être ? Non, quand même le papier est rare. C'est un dépuratif... Mais « intégral » (pour le Sang, pour la Peau, pour l'état général).

C'est dans ce contexte que l'A.G.E.R. (Association générale des étudiants rennais) propose de renouer avec une tradition d'avant-guerre, le défilé carnavalesque de la Mi-Carême. Notre quotidien régional avait prudemment exprimé les réserves qui pouvaient être formulées : « *étant donné la proximité des événements passés, une telle fête ne serait-elle pas déplacée ?* » Finalement il n'y eut pas d'oppositions et sous la conduite du dynamique président du comité d'organisation : Amiri, de l'école d'architecture, (Ah ! Les Archis de jadis et leur fanfare ! Dieu, qu'ils jouaient mal, mais ils jouaient fort !), les chars furent préparés. On peut noter que parmi les organisateurs figurait un étudiant nommé Rochette : c'était le fils du proviseur injustement déplacé par Vichy ...

Le clou de la fête : la venue de Ferdinand Lop

Le défilé, précédé d'un « moine » bénisseur mystico-éthylrique fut pittoresque et classique. Attardons-nous sur la vedette du jour.

Quelques-uns se souviennent d'André Dupont, dit **Aguigui** Mouna (1911-1990), qui vaticinait près de la Sorbonne, mais peu se rappellent Ferdinand Lop (1891-1974), figure pittoresque du quartier latin à partir de 1932. Il aurait fait de bonnes études d'histoire avec, dit-on, Georges Bidault comme condisciple (?), il avait même écrit des ouvrages respectables, puis il était devenu ce personnage singulier très populaire parmi les étudiants. Était-il totalement « allumé » ou bien s'est-il volontairement forgé ce rôle d'hurluberlu ? Il a peu à peu disparu des mémoires, c'est dommage !

On n'a pas oublié Platon, c'est bien ! Mais Lop devrait encore être présent dans nos esprits !



1946 - La venue de Ferdinand LOP (Image INA)

Le personnage

De belles envolées philosophiques, des aphorismes magnifiques et irréfutables, ainsi « *à se retirer trop tôt, on n'engendre pas !* » ; mais le concret n'est jamais loin : par exemple, ne peut-on « *prolonger le boulevard Saint-Michel jusqu'à la mer, dans les deux sens* » ?

Le social n'est pas oublié : pourquoi donc n'a-t-on pas pensé à attribuer une pension à la femme du soldat inconnu, songé à des trottoirs roulants pour faciliter le travail des péripatéticiennes, supprimé le wagon de queue dans le métro ?

.../...

Mais ce que saluent ses partisans, les « lopistes » et non les « lopettes » comme disent certains esprits malveillants, c'est l'apport incontestable de Lop sur le plan politique.

Là où Mouna par la suite sera un peu court en tonnant contre le Caca pipi talisme, Lop lui, propose réellement des solutions. Oui, pourquoi ne pas constituer un vrai front lopulaire ?

Quant au char de l'état, il n'est pas entretenu convenablement ; le signaler, c'est bien, Alfred Jarry le disait déjà :

« Et le char de l'Etat est du même système

Que si le père Ubu l'avait construit lui-même ». (Ubu sur la butte),

Il faut donc des solutions, c'est pourtant simple : *« Au char de l'Etat, il faut la roue d'un Lop ! ».*

Ferdinand Lop qui fut candidat à la présidence de la République et 18 fois à l'académie française songeait à épouser la princesse Margaret, ce qui n'aurait peut-être pas fait de mal à cette dernière ...

Lop à Rennes

Lop est accueilli à la gare, il prend place dans une décapotable.

Grâce à Ouest-France nous apprenons, le lendemain (le 1er avril) que les organisateurs sont bien embêtés car *« les étudiants ont perdu, place Hoche le bouchon d'essence de la magnifique Mercedes qui leur avait été généreusement prêtée ».*



Le jeune Roland en uniforme d'éclaireur

Le cortège progresse avec la lenteur et la solennité qui sied. Lop agite son haut de forme et salue.

Il n'y a pas beaucoup de distractions à l'époque et beaucoup de Rennais se pressent sur les trottoirs.

Mais ce sont des badauds, des spectateurs passifs, aussi les organisateurs ont-ils prévu des manifestants !

Roland Mazurié des Garennes est, bien entendu dans le coup ! Les « manifestants » munis de pancartes acclament ou conspuent à un carrefour, puis disparaissent et réapparaissent au suivant !

Cela n'a l'air de rien, mais vu la longueur du trajet cela représente un vrai exploit physique et nécessite une belle organisation, les pancartes ayant été déposées aux carrefours au préalable !

Le jeune Roland est en pleine forme, il court d'autant plus vite qu'il fait partie des « Anti-Lop ».

Il changera plusieurs fois de camp du reste, devenant partisan, donc Lopiste, ou faisant partie de ceux qui se signalent, sans prendre parti, les Inter-Lop donc.

La belle voiture avance très lentement, Lop est entouré de sa « garde de fer », sabre au clair. La foule scande : « Lop ! Lop ! Lop ! ».

Le discours du Maître ? Il a du être éminemment lopien et par-là même, forcément génial.

Mi- Carême 1949. Lop, le retour...

Voilà qu'Yves Nicol, membre éminent de l'Amelycor, nous assure que Lop est revenu pour une autre mi-carême.

En effet ! La Mi-Carême 1949 a renoncé à la parade carnavalesque, mais il y a eu quand même un défilé, un meeting aux Lices, l'« inauguration » du pont de la Mission ...

Consultons rapidement Ouest-France de l'époque ! Nous voyons avec satisfaction l'apparition de Lariflette, nous apprenons - 21mars - que Fausto Coppi a remporté Milan-San Remo avec plus de 4 minutes d'avance ; les étudiants recherchent des personnes pouvant prêter des voitures décapotables ou des véhicules hippomobiles.

Le numéro du 28 mars comporte un long article rédigé par Henri Terrière.

Nous y apprenons que le « Maître » a été porté en triomphe, il se déclare touché de la réception des Rennais, ses deux principaux « ministres » MM. Gabet et Hébert, (oui !!!) prononcent ensuite quelques mots à la gloire du lopisme ».

Le Meeting aux Lices réunit quelque milliers de jeunes, le « ministre » Hébert affirme que « nous sommes à la veille d'une aurore boréale lopiste ! » Lop réfutant ensuite tous les propos de son fidèle ! Le lendemain, le dimanche matin, Lop est reçu à l'Hôtel de Ville par le maire, Yves Milon, (qui devait bien s'amuser !).

J-N C



Charles : X 1889



Henri : X 1893

Contre-enquête

La Vérité sur l'Affaire Alfred Jarry



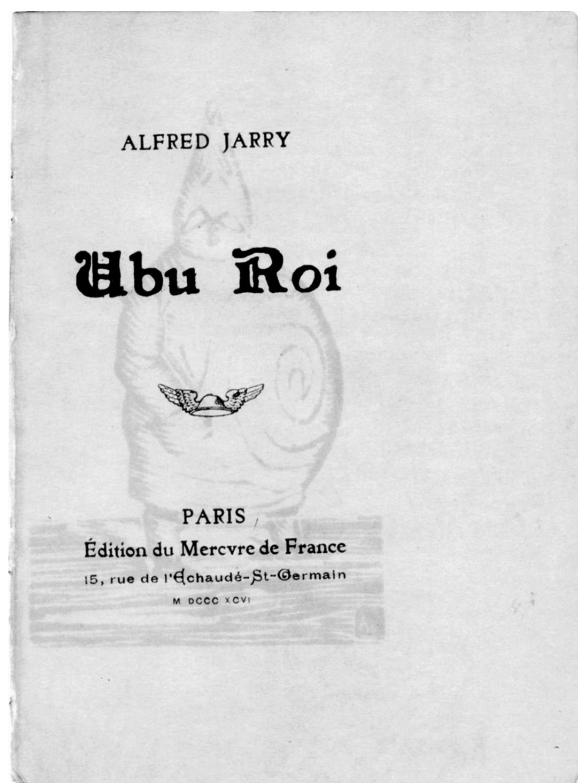
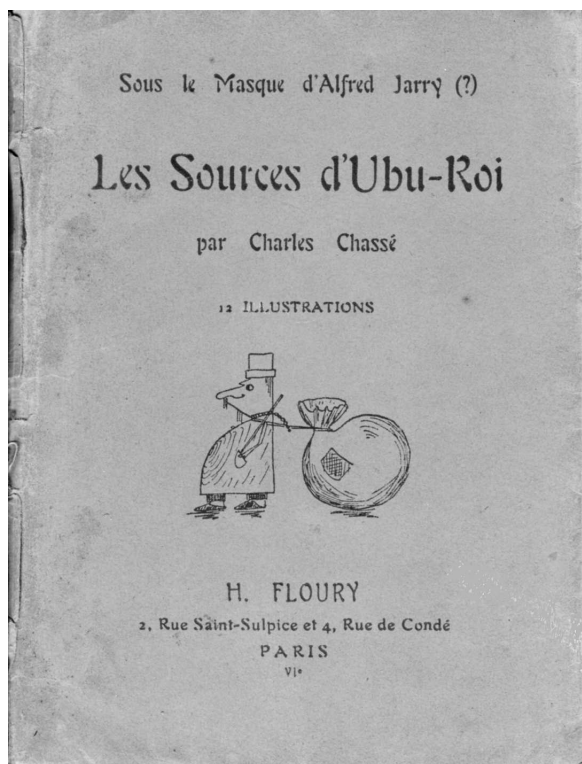
Agnès Thépot

Le détournement du titre d'un des gros succès littéraires de ces derniers mois n'a rien de fortuit. Le gros roman de Joël Dickers¹ et l'essai de 95 pages, publié par Charles Chassé en 1921 (et dont nous venons de dénicher chez un bouquiniste, un exemplaire reproduit ci-contre), ont en commun de traiter d'un problème - toujours d'actualité - celui de l'usurpation littéraire.

Imprimé avec des caractères *modern' style* comme celui de la première édition d'Ubu Roi², le titre de l'essai est sans ambiguïté. *Sous le masque d'Alfred Jarry (?) Les Sources d'Ubu Roi* est une enquête "à charge" qui tend à dépouiller notre Lavallois de toute responsabilité dans l'invention et l'écriture de ce qui est resté pour le public son œuvre-phare.

Les études postérieures sur Jarry ont intégré la recherche de Charles Chassé à l'analyse de l'ensemble de son œuvre, sans s'appesantir - car ce n'était pas le cœur de leur propos - sur les particularités de la genèse "ubique" au sein du lycée de Rennes. En ce qui nous concerne c'est cet aspect-là du travail de Charles Chassé qui va retenir notre attention et nous permettra peut-être de considérer d'un œil neuf les mystères du processus créatif.

.../...



¹ La Vérité sur l'Affaire Harry Quebert, Paris, Ed Le Fallois / L'âge d'homme, 2012, 670 pp (dernier prix Goncourt des lycéens)

² Alfred Jarry, Ubu Roi, Paris, Edition du Mercvre de France, 15 rue de l'Echaudé, St-Germain, (1896). (En filigrane la monstrueuse figure d'Ubu dessinée par A. Jarry lui-même)

L'enquêteur :

Charles Chassé

(Quimper 1883-Neuilly 1965)

Nombre de Bretons ont connu Charles Chassé pour avoir lu ses billets culturels de 1919 à 1940 dans la *Dépêche de Brest* puis dans le journal qui lui a succédé après la guerre, le *Télégramme de Brest et de l'Ouest* auquel il collabora jusqu'à sa mort en 1965. On savait qu'il collaborait à d'autres journaux et revues tels que l'*Est Républicain* ou le *Figaro*, la *Revue des Deux Mondes* ou *Connaissances des Arts* mais l'on ignorait la plupart du temps, que, de son véritable métier, il était professeur d'anglais. Jusqu'en 1943, année de son départ à la retraite, sa carrière l'avait mené successivement aux lycées de Nîmes et d'Avignon (sur le poste de Mallarmé) puis – agrégation en poche (1910) – au lycée de Brest de 1911 à 1914. En 1919, à son retour de captivité, il fut nommé à l'Ecole Navale qu'il quitta pour le lycée Louis Pasteur de Neuilly, ville où il se fixa.

Il était né à Quimper mais avait fait ses études à Vannes où son père était professeur au Collège. Il connaissait Rennes pour y avoir été élève de rhétorique supérieure (hypokhâgne) au lycée en 1900, puis étudiant à l'Université.

Brest – on l'a vu – fut son quatrième point d'ancrage en Bretagne.

Ecrivain prolixe, son intérêt pour la province bretonne l'a conduit à produire plusieurs ouvrages tels *Visages de la Bretagne* ou *Les contes de la lande en fleur* parus aux éditions *Horizon de France* mais aussi à s'intéresser à l'Ecole de Pont-Aven, à Gauguin et aux Nabis ...

Le choix de travailler sur Jarry et *Les sources d'Ubu Roi* a pu être motivé par sa connaissance du lycée de Rennes mais elle s'explique aussi par un trait particulier de sa personnalité : détestant les snobismes et doté d'un indéniable flair d'enquêteur, il avait plaisir à "dissiper les légendes et faire justice des préjugés" (Armand Rébillon¹) ... au risque parfois d'y substituer les siens. Mallarmé – son prédécesseur à Avignon – en a fait les frais. Alfred Jarry – on le constatera – fut encore moins épargné.

A. T.

¹ Armand Rébillon, *In Memoriam*, Charles Chassé (1883-1965), *Annales de Bretagne*, 1966, n° 73, pp 517-525.

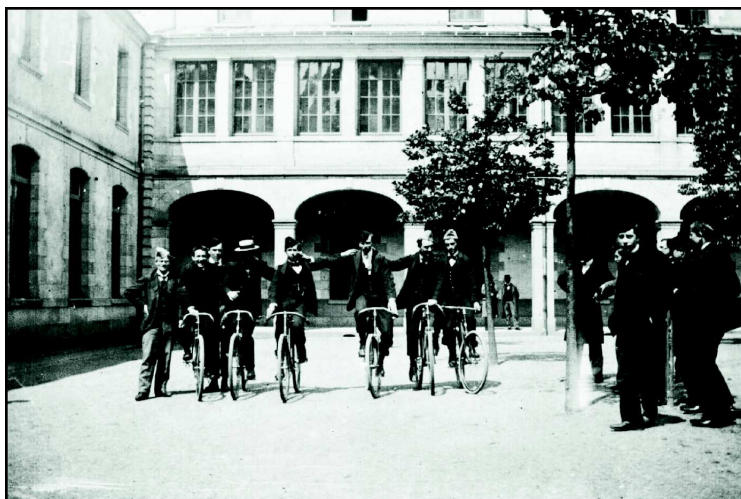
Brest, 1920 – L'angliciste Charles Chassé (*cf ci-contre*) relit un article donné en octobre 1904 au *Mercure de France* par ce "passeur" de littérature anglaise qu'était Henry Davray, où ce dernier établissait un parallèle entre les "drôleries et [les] traits inattendus" du livre d'un humoriste, Mr G. K.Chesterton, intitulé *Le Napoléon de Notting-Hill*, et le rire provoqué par les "géniales créations d'Alfred Jarry". Il a cru percevoir un doute dans le ton de l'article : celui d'un homme, devenu de "sens rassis", qui après avoir applaudi Ubu à tout rompre en 1896, hésite à déchirer "une page vibrante de [sa] jeunesse" en se demandant "si [son] admiration de jadis était bien justifiée".

De l'article, Charles Chassé n'a retenu que le terme de "quasi-mystification" (appliquée d'ailleurs au texte anglais) et se propose d'être celui par qui passera, au delà d'Ubu, une "révision des valeurs" pour peu qu'il puisse être prouvé que "vers 1896, s'était produit parmi bon nombre de gens de lettres un véritable krach de l'esprit critique".

Disons qu'il n'est pas (plus ?) un fervent admirateur d'Alfred Jarry, mort 13 ans plus tôt en 1907. Il l'est encore moins de ses thuriféraires au premier rang desquels il place Henry Bauer.

• Bauer qui, ayant lu "le petit bouquin" d'Ubu Roi paru au *Mercure de France* (p 5), s'était rendu coupable à ses yeux d'avoir, dans l'*Echo de Paris* du 23 novembre 1896, – soit peu avant les représentations des 9 et 10 décembre – fait une description dithyrambique de la pièce qui commence ainsi : "C'est une farce extraordinaire, de verbe excessif, de grossièreté énorme, de la truculente fantaisie recouvrant la verve mordante et agressive, débordant de l'altier mépris des hommes et des choses [...]" "Ubu est l'extrême produit des dynasties de mufferie, engendré par la Révolution française et l'état de bourgeoisie civile et militaire, qu'il se désigne sous les noms de César, de Bonaparte, de Louis-Philippe, de Joseph Prudhomme, de Chauvin ou de Napoléon, qu'il soit revêtu par le coup d'Etat, l'émeute ou la turpitude des suffrages ; il oscille comme le grand pendule de la bêtise nationale...".

• Catulle-Mendes, quoique ayant "émis des réserves sur la beauté de cette œuvre 'inepte et étonnante'" n'en est pas moins étrillé pour s'être exprimé le 11 décembre dans le *Journal* (...) "comme s'il se fût agi d'une pièce de Shakespeare"¹ écrivant : "Fait de Pulcinella et de Polichinelle, de Punch et de Karagheuz, de Mayeux et de Joseph Prudhomme, de Robert Macaire et de Monsieur Thiers, du catholique Torquemada et du juif Deutz, d'un agent de la Sûreté et de l'anarchiste Vaillant, énorme parodie malpropre de Macbeth, de Napoléon et d'un souteneur devenu roi, il existe désormais, inoubliable (...)".



La Cour des Grands en 1900. (Photographie Léon Gallet.)

Rappelons-nous qu'entre décembre 1896 et le moment où Charles Chassé se remémore cette "bataille d'Ubu Roi", une guerre et une révolution ont ébranlé et changé la face du monde. La France vient d'élire une Chambre "bleu-horizon", très conservatrice, et, dans le domaine des arts et de la littérature l'atmosphère est au "retour à l'ordre" ²; ! Ubu n'est pas oublié ³ mais Ubu n'est plus en phase.

Pourquoi dès lors s'intéresser encore à la genèse d'*Ubu Roi* ? Pourquoi ce désir impérieux de dégonfler la baudruche en dénonçant l'imposture de son supposé géniteur ⁴ ?

Comme pour son travail sur Mallarmé, Charles Chassé a une raison personnelle de mener l'enquête : il a été élève au lycée de Rennes en 1899-1900, il connaît bien la ville pour y avoir poursuivi ses études et se souvient parfaitement d'y avoir, à l'occasion, aperçu la silhouette caractéristique de Monsieur Hébert dont nul ne doutait qu'il avait servi de modèle au Père Ubu. Ajoutez à cela qu'il connaît de longue date le comédien Jarrier ⁵, un des condisciples de Jarry à Rennes, qui avait - hasard extraordinaire - interprété le rôle de *Bordure* lors de la reprise de la pièce en 1908.

En quête de témoins

C'est Jarrier qui va le mettre en contact avec MM Flaud et Guillaumin (supposés avoir collaboré avec Jarry) devenus respectivement avoué et vice-président du tribunal civil à Rennes : ils nieront toute implication dans l'élaboration de la *geste ubique* mais lui fourniront moult détails croustillants sur la vie potachique au lycée de Rennes.

C'est encore par Jarrier qu'il retrouve à Brest, "à moins d'un kilomètre de [sa] table de travail", celui qui lui avouera avoir été le "scribe" du "Pré-Ubu", cette pièce en 5 actes, intitulée *Les Polonais*, qui fut reprise presque entièrement par Jarry dans *Ubu Roi* : j'ai nommé Charles Morin.

Charles Morin, ancien élève du lycée de Rennes, polytechnicien (X 1889), exerce, en effet, en 1920, les fonctions de Directeur du Dépôt de l'artillerie de Brest. Les deux hommes auront de nombreuses et fructueuses conversations.

C'est, enfin, par l'entremise de Charles que notre enquêteur entrera en rapport, épistolaire celui-ci là, avec son frère cadet, Henri Morin, condisciple et ami d'Alfred Jarry au lycée. Epistolaire, car Henri Morin, sorti comme son frère de Polytechnique (X 1893), a choisi l'artillerie de Marine et bourlingue alors à travers le monde.

Charles Morin n'a pas vécu dans le même lycée que notre enquêteur. Le premier a vécu dans un établissement en pleine démolition/reconstruction ; on y élevait lentement les nouveaux bâtiments de la Cour des Grands sur l'espace de la Cour des Jeux mais les cours se poursuivaient dans l'ancien lycée, organisé autour de la Cour des Classes.

Situation dont on veut bien croire qu'elle ne favorisait pas le maintien de la discipline !

Les dessins des frères Morin (*ex. ci-contre*) reproduisent d'ailleurs l'aspect des salles héritées du Collège du XVII^e siècle.

Charles Chassé arrivé en octobre 1899, a vécu lui dans le lycée entièrement reconstruit qui venait de servir de cadre au procès Dreyfus et qu'a photographié Léon Gallet.

Qu'importe la différence de décor ! l'évocation des mânes de "Barbapoux" ⁶ suffit à sceller la complicité des deux Charles. Avec Henri Morin ce sera le nom d'Ernest Thirion qui servira de sésame.

Les figures du lycée

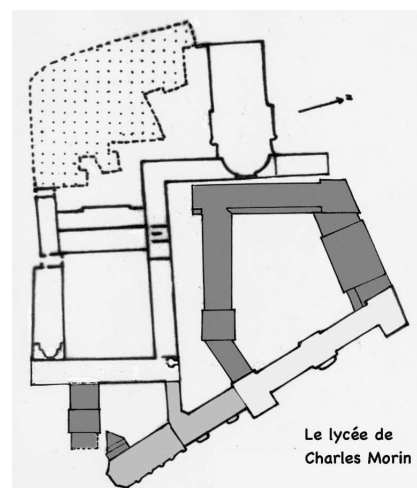
Les élèves passent, les professeurs restent. La plupart — répondant au "standard" — laisse peu de trace. Certains, à la personnalité plus marquante, servent de repère dans les mémoires.

C'est le cas d'Ernest Thirion, professeur de rhétorique, pendant les cours duquel se noua l'amitié entre Jarry et Henri Morin. Ce Normalien marquait l'étape de la classe de première (rhétorique) où il enseignait le français mais accueillait aussi les "vétérans", élèves de rhétorique supérieure (dite "hypokhagne") qui préparaient le concours de l'Ecole normale supérieure ⁷. Nul n'aurait songé à se moquer de lui.

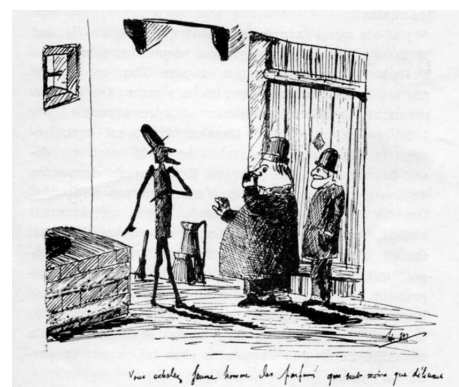
D'autres professeurs tout aussi éminents accrochaient l'attention malicieuse des potaches par quelque travers ou extravagance de leur discours ou de leur comportement. Il n'échappèrent pas à la caricature d'Henri Morin.

C'est le cas du très jeune et très dégingandé Benjamin Bourdon ⁸, professeur de philosophie frais émoulu de Normale Sup qui ne manquait pas d'étonner les élèves par des conseils du genre : "[pour préparer le baccalauréat] commencez plusieurs jours et, au besoin, plusieurs mois à l'avance par ne rien faire, ne rien étudier, ne rien lire ou ne lire que des matières futiles et récréatives n'ayant aucun rapport avec l'épreuve à subir. Ainsi votre esprit bénéficiera de ce double avantage : 1° il ne sera pas fatigué 2° il ne risquera pas d'être encombré par des connaissances acquises à la dernière minute et sur lesquelles il y a toute probabilité qu'on ne vous interrogeât pas." (rapporté par Jarry qui s'en trouva fort bien !).

.../...



En gris foncé la construction du gros œuvre du nouveau lycée (1^{ère} phase 1882-85)



Dans une latrine du vieux lycée

• "Vous exhalez jeune homme un parfum rien moins que délicieux" fait dire Henri Morin au "gaffeur" Félix Hébert accompagné d'Eugène Périer ("collectionneur de polyèdres").

• L'accusé, qui n'est autre que Benjamin Bourdon, jeune et fringant professeur de philosophie, se défend en désignant la source des effluves.

• Délice scatologique d'imaginer ces "figures" du lycée dans les "lieux". Le "bâton inommable" est à sa place.

De 25 ans son aîné, Paul Eugène Périer, professeur de Math-Elem, était lui aussi un personnage : il avait une élocution mécanique, que Jarry fit sienne, "faisant se succéder sans pause toutes les syllabes en leur accordant la même tonalité". En 1888-90 il prend place dans les saynètes des trublions en tant que "collectionneur de polyèdres" mais l'on se garde de le chahuter ; "il est craint des élèves" écrit l'inspecteur d'Académie qui livre peut-être une explication : "il donne des moins zéro" !

Seuls quelques élèves, cancre patentés, comme Octave Priou - dit le bel Octave - qui mit 3 ans à obtenir son second bac, ou Jarry lui-même, "brillant élève avec toutes les manières du pire des cancre" peuvent se hisser à ce niveau de notoriété⁹.

La palme revient cependant à Félix-Frédéric Hébert (1832-1918), professeur de Physique. Quoique doté de toutes les compétences académiques requises et "d'esprit très délié" — tant qu'il n'est pas devant ses élèves — il se signale par un accoutrement étonnant soulignant son physique ingrat : "tête piriforme sur un corps piriforme", énorme bedaine portée par des jambes courtes, vêtements lâches, chapeau ridiculement petit : sa silhouette, connue de toute la ville, lui vaut définitivement le surnom de "Pouilloux"¹⁰ même si les élèves préfèrent jouer avec ses initiales (P H) ou les sonorités du début de son nom : Eb, Ebe, Ebance. Quand il était revenu à Rennes en 1881, sa réputation de prof' chahuté mais aussi d'ultra conservateur clérical l'avait précédé. Le chahut s'organisa aussitôt et la geste — œuvre collective — commença à se constituer. Quatre ans après elle était assez mûre pour que Charles Morin puisse transcrire "Les Polonais"¹¹.

Sans Hébert dans les murs, la verve créatrice des potaches se serait éteinte assez vite faute de carburant. Grâce à lui elle flamba ! Les interlocuteurs de Charles Chassé lui expliquent comment.

Créativité collective, subversion concertée.

Ces dignes Messieurs, même lorsqu'ils affectent des remords et jurent de n'avoir rien su du vrai Hébert, ne peuvent dissimuler qu'ils se sont prodigieusement divertis au détriment parfois de leurs versions latines.

"[Il] a pu nous faire rire, mais il n'a jamais été odieux. Ce que j'ai eu depuis de sa vie privée est tout à son honneur. Mais de cette vie privée, nous ignorons tout, quand nous étions potaches. Les légendes que nous avons échaufaudées sur son nom étaient de pure fantaisie (...) il n'y entrait pas un atome de vérité sauf en ce qui concernait les particularités du costume ; mais sur le plan purement imaginaire on lui attribuait les pires forfaits" confie George Guillaumin.

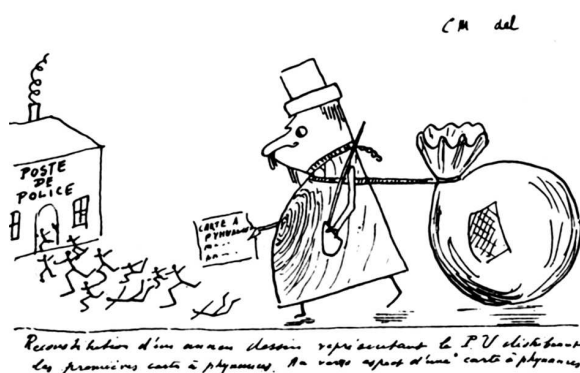
Ces "forfaits" imaginés, on les développe et on les consigne et même on les dessine sur des feuilles volantes qu'on communique au voisin ou qu'on exhibe en cour de récréation. On s'arrange même pour qu'elles soient confisquées afin que les professeurs — et chers collègues — puissent en faire des gorges chaudes (ce qui fait dire au Recteur dans une lettre au Ministre que "l'indiscipline qui règne dans [ses] cours se [communique] aux cours des autres professeurs").

La littérature, étudiée en classe ou puisée à la bibliothèque familiale, fournit figures et canevas¹².

Au départ, courte ou longue, l'histoire est l'œuvre d'un seul auteur. Elle le reste parfois. Ainsi de la saynète intitulée *Les andouilles du PH* dont une scène entière se déroule dans la gidouille du PH qui a mangé trop d'andouilles et doit évacuer. Charles Morin s'en souvient comme étant l'œuvre du seul Le Maux, qui habitait rue du Chapitre (d'où son surnom de *Chapistron*, et - de chat à rat - de *Rastron* ce qui est à l'origine des énigmatiques "côtelettes de rastron" que dévore Ubu dans *Ubu Roi*). Chaque délectable trouvaille d'une œuvre avait vocation à se retrouver réemployée ailleurs, chez le même auteur ou chez d'autres exploitant le filon ; d'interminables histoires en découlaient qu'à force de les "roder" on finissait par connaître "par cœur"¹³. Elles passaient d'une classe à l'autre par le biais de ceux qui s'y "attardaient" mais aussi de frère en frère comme chez les Morin.

La geste ubiquie en question

Ceux-ci sont d'accord pour distinguer deux phases d'élaboration dans ce qu'ils nomment la *geste ubiquie*. Ils y tiennent naturellement la première place. L'aîné, comme animateur de la première vague de création et comme transcritteur des "Polonais"¹⁴ sur un cahier cartonné vert de dix sous, portant l'estampille de la librairie Lafont à Rennes et ayant déjà servi à dresser un catalogue de fossiles. Le second, Henri, continuant l'aventure dans le grand grenier des Morin, 19 faubourg de Paris en compagnie d'un Alfred Jarry enthousiaste et prolifique qui se fait décorateur et metteur en scène des représentations où tous les camarades sont conviés. Après le déménagement du professeur Morin¹⁵ 19 bd de Sévigné, les animations se replient au nouveau domicile des Jarry, rue de Bel Air. Les copains - auxquels se joignent Charlotte Jarry et la propre fille de Félix Hébert, la "ravissante" Alice - adaptent les textes pour les besoins d'un théâtre de



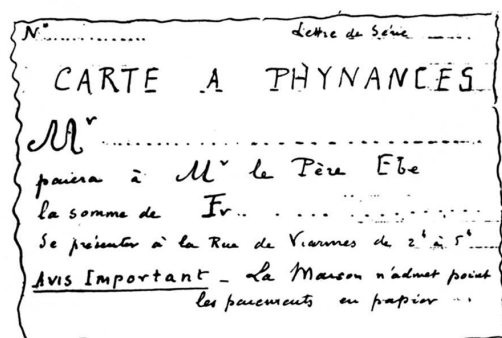
Reproduction d'un ancien dessin représentant le P.V. distribuant les premières cartes à phynances. Au verso aspect d'une carte à phynances

- Trente ans après, Charles Morin, peut encore dessiner de mémoire pour Charles Chassé la silhouette canonique du PH que, lui aussi, nommé désormais le PU (Ubu).

- Véritable terreur, le PU traîne à sa suite l'énorme poche où il enfouit ses larcins et il brandit une de ses "cartes à phynances".

- Les lignes concentriques sur la bedaine dateraient de la pièce intitulée "Les andouilles du PH" composée par Le Maux d'où aussi le nom de gidouille repris par tous.

- Ci-dessous la reproduction d'une Carte à Phynances, que Charles Morin a dessinée au dos du 1^{er} dessin. Il a écrit "rue de Viarnes" en place de "passage Bel Air" ruelle parallèle où habitait Félix Hébert.



marionnettes bientôt converti en théâtre d'ombres¹⁶ baptisé *Théâtre des Phynances* où *Barbapoux* apparaîtra en coryphée des vidangeurs. "C'est à cette époque, [hiver 1889-90] et pour les besoins du théâtre d'ombres, que je remis le manuscrit original à Jarry" écrit Henri Morin.

La *geste ubique* va bientôt quitter Rennes pour la capitale. Et y mener, de fait, une double existence.

D'un côté elle entre à Polytechnique dans le sillage de Charles sous sa forme initiale des "Polonais".

De l'autre, elle va constituer une des sources principales de l'œuvre littéraire que Jarry écrit à Paris où il a déménagé en 1891, transférant bd du Port Royal, le théâtre d'ombres de la rue de Bel Air.

Les Polonais font "un tabac" à l'X où nombre d'élèves, restés très potaches, finissent par la connaître par cœur avant même le lancement d'*Ubu Roi*. Charles Morin cite à ce propos une anecdote qui vaut d'être contée : "Pendant la campagne de Chine¹⁷ deux capitaines d'artillerie coloniale, pris en défaut dans un cabaret clandestin, donnèrent aux gendarmes comme leur nom "Ubu et Rolando". Si bien que le procès-verbal fut dressé au nom de ces deux personnages. Rolando et non pas Bordure ! Ces deux "pitaines" avaient conservé la bonne tradition !".

La bonne tradition — on l'a compris — c'est la version consignée dans "le cahier vert" dont Jarry a modifié le titre et le texte avant de la publier puis de la faire jouer sous le nom d'*Ubu Roi*.

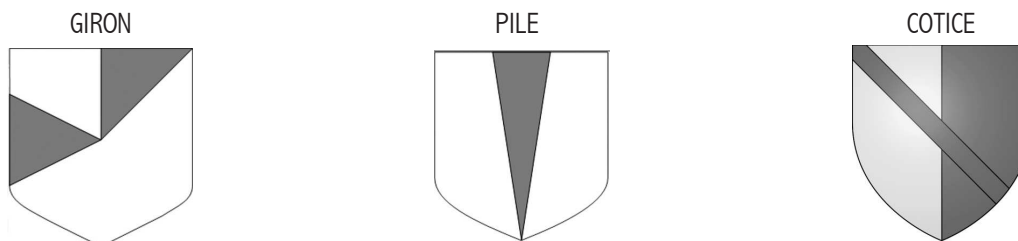
Charles Morin approuve sans réserve l'invention du nom d'Ubu, qui sonne bien mieux que Heb ou Ebe, et qu'il utilise — notons-le — spontanément, mais il en veut à Jarry d'avoir modifié voire supprimé d'autres noms issus d'une pièce qu'il avait, lui, précédemment écrite sous le titre de *Don Fernand d'Aragon*.

"A la trappe" les hidalgos *Don Juan d'Avilar*, *Don Pedro de Morilla* et *Don Guzman Alvarez* !

Jarry les a travestis en Palotins nommés *Giron*, *Pile* et *Cotice* ! et de Rolando il a osé faire *Bordure* !

Ce crime de lèse-tradition nous permet de voir en quel sens Jarry, imprégné du symbolisme ambiant, modifie le texte initial.

Des hidalgos au nom mélodieux inspirés du roman picaresque ? rien à voir avec le ton de l'histoire ! Jarry leur substitue des noms d'éléments de blason "de gueule" (rouge) ! Il est bien sûr à peu près le seul à connaître la filiation nobiliaire, saisiront les initiés ! les autres n'entendront que des noms brefs, étranges, associés entre eux par la lettre "I" : des noms de Palotins quoi !



Pour Jarry, le symbolisme en littérature doit "suggérer au lieu de dire, [et] faire, dans la route des phrases, un carrefour de tous les mots". A ce titre le nom de *Bordure* pour un exécuter des basses œuvres convient assurément mieux que Rolando !

Jarry plagiaire ?

Constater cela n'exonère pas Jarry de l'accusation de plagiat dont le charge notre limier. Le texte original de l'œuvre qui l'a rendu célèbre n'est pas de lui. Charles Chassé le démontre s'appuyant sur maints détails figurant dans *Ubu*, tel ce *château de Mondragon* qui existe bel et bien dans les environs d'Arles où, en 1869, Charles Morin était né mais que Jarry, lui, n'avait pas de raison de connaître. Il en veut pour autre preuve, une édition d'*Ubu Roi* qu'il a eue en mains, et sur laquelle les deux frères avaient vers 1907 (ou 1908) soigneusement rayé les termes "non conformes à la tradition" pour y rétablir les expressions initiales ; il y a répertorié 20 pages modifiées et les changements qu'il note sont minimes mais curieusement les modifications de noms propres n'y figurent pas. Contrairement à ce que laisse entendre notre enquêteur, cette preuve ne suffit pas. Seule la lecture du "cahier vert" aurait permis — selon nous — de s'assurer de la conformité de la "version restaurée" avec "Les Polonais" ou, a contrario, de mesurer l'ampleur d'éventuelles coupes effectuées par Jarry pour resserrer l'œuvre, et opérer ainsi une re-crétion.

Ce cahier vert, Charles Chassé l'a cherché, il a bien cru en retrouver la trace chez Franc-Nohain¹⁸ lequel s'est au final révélé incapable (ou peu désireux ?) de mettre la main dessus.

Reste acquis que cette œuvre est une œuvre largement empruntée ce qui appelle une autre question : pourquoi n'y a-t-il pas eu de protestation ?

Aucune protestation ?

Ce n'est pas tout à fait vrai. Dès le 17 décembre 1896, quelques jours après la représentation au théâtre de l'Œuvre, Charles Morin alors lieutenant au 15^e régiment d'artillerie de Douai et dont on connaît les griefs, avait écrit à Henry Bauer pour lui révéler l'origine de la pièce "tout en se défendant d'en vouloir revendiquer publiquement la paternité"¹⁹

Sur le moment, plusieurs raisons à cela. La première c'est que pour lui, comme pour Henri, cette pièce n'est qu'une pochade de gamins "de 10 à 14 ans", qui les a beaucoup divertis mais qui ne mérite pas d'être prise au sérieux. Ils sont passés à d'autres choses ! ce qu'exprime bien Henri quand il écrit à Charles Chassé ; "A cette époque, mon frère faisait sa première année de régiment, moi ma première année d'X et nous pensions autant à Ubu qu'à notre première tartine de confiture !". La seconde, c'est que sans même juger utile d'en aviser son frère, Henri Morin, resté proche de Jarry, l'avait expressément autorisé à monter la pièce quand ce dernier lui en avait fait la demande en 1894.

.../...

Henri résume son état d'esprit "Pour une œuvre, qu'elle soit statue ou pièce de théâtre l'important c'est qu'elle soit présentée au public. Jarry a bien voulu se charger de cette entreprise, le jour où il fit représenter *Ubu Roi* : et à ce titre, je dois donc lui demeurer, jusqu'à un certain point reconnaissant". Il ajoutera un peu plus tard : "J'ai autorisé Jarry à faire jouer la pièce et à tirer des Polonais tout ce qu'il pourrait. A ses risques et périls, naturellement – car connaissant mal le public auquel il s'adressait – j'étais persuadé qu'il allait au devant d'une avalanche de pommes cuites".

En 1920, les officiers supérieurs que sont les frères Morin, les juristes Guillaumin et Flaud, ne peuvent que répudier l'œuvre subversive de leur jeunesse : " (...) Je partage assez l'avis de mon frère - écrit encore Henri Morin - lorsqu'il vous dit que le succès d'*Ubu-Roi* donne la mesure de la bêtise d'une époque".

Créer

Aucun d'eux n'avait perçu le potentiel dramatique que recélait la radicale férocité de l'œuvre. Jarry si.

Charles Chassé, son "opération-vérité" une fois terminée, estime "important de savoir si, maintenant que l'outre est vide de tout le vent qui la gonflait, elle pourra, néanmoins rester debout".

La réponse est oui.

L'enquête de Charles Chassé n'attente pas au statut d'écrivain d'Alfred Jarry, statut acquis avant même la publication et la représentation d'*Ubu Roi* (cf note 2) statut confirmé par la force avec laquelle – habité depuis le lycée par le personnage d'Ubu avec lequel il a fini par se confondre – il a développé la "veine" ubique, sur un ton qui, lui, ne devait plus rien aux frères Morin et à ses autres condisciples.

Jarry, a fait d'Ubu un type universel – type dont s'inspirera Brecht – mais qui dépasse les frontières de la littérature : dictatures et tyrannies du XX^e et XXI^e siècle en font une œuvre toujours d'actualité. C'est pourquoi Ubu continue à être représenté de par le monde.

Qu'est-ce que créer ? Sinon donner à voir et à entendre ce que d'autres n'ont pas vu ou entendu ?

C'est de tout temps le rôle de l'artiste. Sous quelque forme que ce soit.

La trivialité magnifiée des "ready made" de Marcel Duchamp (1887-1968) ne signifie pas autre chose.

Jarry était un précurseur.

Agnès Thépot

¹ Le schéma narratif d'*Ubu Roi* est très proche de *Macbeth*.

² Une preuve en est que Picasso qui avait effrayé jusqu'à ses amis les plus proches, en peignant, l'année même du décès de Jarry, son grand tableau, *Les Demoiselles d'Avignon* s'est mis à peindre des figures, géantes certes, mais parfaitement "reconnaissables" !

³ Dès 1897, Rochefort, en comparant le Président du Conseil Méline au Père Ubu avait fait entrer le personnage dans la rhétorique politique ; il ne l'a plus vraiment quitté depuis. Charles Chassé fait état de l'existence à Paris de "trois ou quatre Père Ubu, s'habillant comme lui et s'efforçant de penser à sa manière (...)". Notons enfin que lorsqu'en mars 1919, Aragon et Breton se font la promesse de cultiver "la peur de plaire et l'impératif de décevoir" ils adoptent une attitude inspirée de celle de Jarry dont André Breton, par ailleurs entretiendra la mémoire.

⁴ Dès le soir de la représentation Jarry avait laissé le choix aux spectateurs "de voir en Ubu les multiples allusions que vous voudrez ou un simple fantoche, la déformation par un potache d'un de ses professeurs qui représentait pour lui tout le grotesque qui fût au monde". Dans sa nécrologie parue au *Mercure de France*, Arthur Vallette écrit – ce qui ne devait pas être un secret – que "la plus connue de ses œuvres, *Ubu Roi* fut écrite au collège en collaboration avec deux camarades". En 1920, dans l'*Echo de Paris*, Gérard Bauer citait 4 noms de "collaborateurs" de Jarry : Jarrier, Flaud, Guillaumin et Morin.

⁵ Jarrier avait été sociétaire d'Antoine et avait joué dans des mises en scène de Gémier comme, en 1901, *Le Voile du Bonheur* de Georges Clemenceau ou en 1907 *Anna Karénine* d'après Tolstoï. (site *Les archives du spectacle*).

⁶ De son vrai nom Louis Théophile Marie Bousquet, il était né en 1860 à Landevan (Morbihan) et habitait au 7 bd de la Liberté ; de son entrée au lycée en 1878 jusqu'à sa mort prématurée en 1905 il resta aspirant-répétiteur en dépit d'un baccalauréat es-sciences acquis de haute lutte en 1889, à l'âge de 29 ans ! (source : *Registre du personnel*) ; l'inspecteur d'Académie écrit de lui "a peur des élèves et n'a aucune des qualités nécessaires pour faire un professeur même dans le plus petit collège" cité par Jos Pennec, EdC, n° 28 p10.

⁷ C'est ainsi que Jarry fut condisciple du vétéran Marcel Cachin, de 3 ans son aîné, futur dirigeant du Parti communiste français. Ernest François Thirion né le 9 mai 1856 à Angoulême, normalien en 1877, agrégé en 1880, est nommé au lycée de Rennes en octobre 1882. Décoré de la légion d'honneur en 1900. Il habitait 6 faubourg de Nantes. Il est mort jeune le 18 novembre 1902 à l'âge de 46 ans.

⁸ Sur le véritable Benjamin Bourdon voir l'article de J. Pennec dans EdC n°29 p11-13 (Dossier Philosophie, 1^{ère} partie).

⁹ Lire le témoignage de Henri Hertz (en 3^e en 1888-89) sur Jarry cité par J. Pennec dans *Zola, le lycée de Rennes dans l'histoire pp 81 et 82*.

¹⁰ Résumant dans son cahier la séance d'installation du Conseil municipal de Rennes, le 28 mai 1900, où F. Hébert, nouvel élu mais doyen d'âge, prononce un soporifique discours, Edmond Vadot, secrétaire général de la Ville, écrit : "Monsieur Hébert dit "Pouilloux (...)". In *Rennes sous la III^e République* (...) Ouvrage collectif, PUR, 2008.

¹¹ En 1885-86 selon l'aîné des frères Morin. Pas plus tard que 1885 selon Henri.

¹² Le *Pantagruel* de Rabelais, le *Gil Blas* de Lesage mais aussi "Le Comte de Monte Christo" sont des modèles cités.

¹³ Notons que les élèves étaient rompus à la récitation "par cœur" dès l'enseignement élémentaire.

¹⁴ C'est la seule pièce qui ait été transcrite. Notons, pour réflexion, que cette histoire d'usurpation de pouvoir coïncide avec la montée, en France du *Boulangisme* qui a bien failli aboutir en 1889 à une crise de régime et un renversement de la République.

¹⁵ Le père de Charles et Henri Morin était professeur à la faculté des sciences. La rue de Bel Air constituait le haut de l'actuelle rue Martenot.

¹⁶ Jarry n'avait reçu en cadeau que le castelet, sa sœur Charlotte fut associée à la confection des marionnettes ; mais la tâche, pour tous, était lourde, même pour cette artiste qui sculptait admirablement : "elle sculpta dans la glaise, rapporte Charles Morin, un magnifique buste du P.H." "[parvenant] à une ressemblance absolue". Les Jarry et les Hébert (qui habitaient Passage Bel Air, actuelle rue du sergent Guilhard) étaient voisins. La présence d'Alice Hébert, pousse Chassé à s'interroger sur une forme de connivence entre Hébert et ses tourmenteurs.

¹⁷ Il s'agit de la guerre des Boxers du nom de la société secrète chinoise *l'Union de la Justice par le Poing* (1900-1901).

¹⁸ Franc-Nohain (Corbigny 1872-Paris 1934) avocat, sous-préfet, écrivain, poète et librettiste il fut le père de Jean Nohain (1900-1981) dont Jarry était le parrain et du comédien Claude Dauphin (1903-1978). Ses "Petits poèmes amorphes" faisaient partie du programme de la représentation d'*Ubu Roi* donnée au Théâtre des Pantins, 6 rue Ballu en 1898.

¹⁹ Cité dans A. Rebillon, *In Memoriam* - Charles Chassé (1883-1965) Annales de Bretagne 1966 N° 73 pp 520 et 521.

LA RECREATION

d'Yves Nicol et Jean-Paul Paillard

	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J	K	L
1												
2												
3												
4												
5												
6												
7												
8												
9												
10												
11												
12												

Horizontalement

- 1 • La ville des Réginauburgiens.
- 2 • Mises en vers -/- Une certaine contribution.
- 3 • Au cœur du ministériat -/- Entraîne une conclusion en partant de la droite.
- 4 • Ne sont plus attendus -/- Entendu à Roncevaux ?
- 5 • Romains en dérélition -/- Boîte à crème -/- Une ville pour boire tout seul ?
- 6 • Les enfants de la batterie.
- 7 • Grands arbres d'ornement -/- "De la Chine".
- 8 • Se rendra -/- Nuis -/- Bords de sein.
- 9 • Morceau d'Albinoni -/- Paraderont.
- 10 • Mère des Titans -/- Phonétiquement vieux -/- Il a les mains dans la glaise.
- 11 • Prends la tangente -/- Refuse de lâcher le morceau.
- 12 • Septième chez les grecques -/- S'entête (2 mots).

Verticalement

- A • Rond comme une queue de pelle.
- B • Bécassine peut-elle s'y trouver ?
- C • Système de télécommunications -/- Roi d'Israël -/- Sous sol.
- D • Crie dans les bois -/- Adversaire de Luther -/- La cité du Vert Galant
- E • Pour soigner les potes âgés.
- F • Bords de lèvres -/- Insidieux -/- En pleine croissance.
- G • Bradype -/- Mis en balance en remontant.
- H • Le centre du cercle -/- Contracteront une certaine union (se).
- I • Appâta -/- Farce satirique.
- J • Sans connaissances -/- Refus catégorique.
- K • Manuel de sexualité.
- L • Mal entendus -/- Artère.

Solution des mots croisés du numéro 44

Horizontalement

- 1 Meticuleuses • 2 Asservissant • 3 Tsars -/- UNSA • 4 Eure -/- A tort • 5 Rie -/- Aliène • 6 Nevski -/- Lé -/- As • 7 Itinéraires • 8 Totos -/- Dr -/- Tes • 9 Euc -/- Prothèse • 10 Sthéniques.

Verticalement

- A Maternités • B Essuie-tout • C Tsarevitch • D Ière -/- SNO • E CRS -/- IKESPN (Pékin) • F UV -/- IR -/- RI • G Lista -/- Adoq • H ES -/- Ollirtu (Utrillo) • I Usurier -/- HE • J Santé -/- Etés • K ENS -/- Nases • L Stases -/- Sen.

Un demi-siècle déjà ... l'échange Brême/Rennes

Nicole Lucas nous livre ci-dessous son témoignage concernant l'échange d'élèves entre Brême et Rennes de 1964 auquel nous avons consacré un dossier dans le numéro 43 (pp 7-11)

A la lecture toujours attentive d'un des derniers numéros de l'Echo des Colonnes, surprise !

Le sujet ne m'était pas inconnu, et pour cause : j'étais l'une des neuf « *schulerinnen* » du lycée de jeunes filles rue Martenot participant avec dix-neuf élèves de première du lycée de garçons de Rennes à un échange en Allemagne du Nord, à l'initiative conjointe de monsieur Boucé, de madame Lescure, proviseurs, et de deux des professeurs d'allemand des deux lycées publics existant alors à Rennes, madame Garrigues et madame Digeon.

1964, un an après le célèbre traité de l'Elysée, l'Education nationale et le ministère des affaires étrangères lançaient en effet les premiers programmes franco-allemands d'échanges culturels et éducatifs. Ce voyage d'études se concevait en même temps comme une immersion dans des familles pendant presque un mois, du 24 avril au 21 mai pour les jeunes allemands à Rennes et du 20 août au 12 septembre 1964 pour les bretons à Brême. Les buts étaient clairs : donner corps et sens à l'amitié entre les deux peuples, favoriser et consolider à travers la jeunesse le rapprochement franco-allemand, enfin faciliter l'appréhension d'une culture riche et d'une langue complexe. Mes parents, qui avaient volontairement choisi pour moi l'allemand, souscrivaient largement à ce projet comme les autres familles d'ailleurs, avec un esprit militant indéniable. Ces souvenirs d'un demi-siècle restent toujours étonnamment vivaces, surtout quand il s'agit d'une des premières découvertes d'une autre culture sans la famille proche.

En Allemagne, après un long voyage en train dans l'express Paris-Copenhague, nous avons partagé un séjour familial et instructif : enseignement le matin au *gymnasium am barkhof*, découverte de la célèbre ville hanséatique (*Hansestadt*), de la cité de Celle ou de l'îlot d'Héligoland, et vécu au quotidien dans les familles choisies pour nous par les deux professeures.

Pour ma part, j'avais la chance d'être choyée par une ancienne famille de commerçants de Brême (monsieur et madame Wührmann) qui n'avaient pas été épargnés par la tragédie du nazisme. Le papa en portait les séquelles corporelles. La grand-mère d'Heidi, ma correspondante, n'a pas manqué de m'expliquer la disparition de son mari, arrêté et exécuté pour avoir refusé de mettre son usine au service des autorités nazies, et l'envoi immédiat sur le front russe de son fils. De quoi prendre conscience de l'impact dramatique de la seconde guerre mondiale.



Frau Hentschel



Madame Garrigues



Gymnasium am Barkhof



Soirée à Rennes

Je n'ai jamais oublié non seulement l'accueil dans cette famille disposant d'une grande maison moderne et claire donnant sur un large espace vert mais également le goût commun de nos deux familles pour la musique. Ainsi, ai-je eu la chance de découvrir l'opéra de Hambourg à travers « Les maîtres chanteurs » de Wagner. Mais encore plus prosaïquement, les difficultés que j'avais à m'habituer à la nourriture fort copieuse, surtout le matin ou après la fin des cours vers 13 heures. Ah ! les « *torte mit sahn*e » à la crème épaisse et au chocolat ! Les promenades dans les landes de Lunebourg ou à Hambourg ont complété les visites et les rencontres prévues pas les professeures accompagnatrices Anne-Lise Hentschel et Lucile Garrigues, ou encore les ballades à vélo sur les nombreuses pistes cyclables déjà opérationnelles à Brême.

Nos correspondants étaient venus au printemps à Rennes et, eux aussi, avaient pu mieux connaître certaines richesses régionales, de Saint-Malo, au mont Saint-Michel, à la pointe du Grouin et à Dinan, voire même pour Heidi, Nantes et Saumur avec ma famille.

Les deux moments de l'échange ont mêlé tout à la fois les activités pédagogiques à travers la participation à tous les enseignements, à charge pour chacun et chacune de transmettre et de faire partager réciproquement habitudes et savoirs mais les symboles ont largement ponctué également ces deux séjours : le dépôt d'une gerbe à la mémoire des anciens élèves du lycée avenue Janvier morts pour la France ou le discours prononcé lors de la réception par le bourgmestre de Brême, Herr Dehnkamp dans le superbe hôtel de ville médiéval qui venait d'être restauré sur la grand-place de la cité hanséatique. Quand on lit les coupures de presse, on repère bien les intentions communes mises en œuvre par les deux partenaires européens.

L'immersion dans les familles était totale et n'excluait pas une dimension festive et cordiale, (*herzlich*). Ainsi ce goûter ponctué de discours suivi d'une représentation musicale dans la salle des fêtes du lycée de Rennes aujourd'hui salle Dreyfus ou ces soirées amicales sous la protection bienveillante des parents, qui se connaissaient pour certains d'entre eux. Les années soixante et les surprise-parties avaient toute leur place alors dans la jeunesse des sixties. La célèbre chanson « *warum, nur warum* » popularisée par l'autrichien Udo Jurgens ou les refrains plus « dynamiques » des Beatles n'avaient aucun secret pour nous et accompagnaient ces temps de détente.

J'ai gardé le contact pendant plusieurs années avec Heidi puis le fil s'est distendu, chacune conduisant ses études et sa vie, mais cela a de toute évidence contribué à me donner envie de comprendre, de mieux connaître cette partie de l'Europe, et de continuer à me rendre régulièrement dans cette Allemagne du Nord tout à la fois attachante et réservée.

Nicole Lucas (août 2013)

Réactions de nos lecteurs • Réactions de nos lecteurs

La lecture du précédent numéro de l'Echo a suscité, comme à l'accoutumée, diverses réactions et commentaires.

• Métrologie

Nombreuses et flatteuses appréciations orales sur les articles de Denis Février consacrés à la métrologie et tout particulièrement sur **"l'éloge de la pifométrie"** qui a manifestement beaucoup diverti nos lecteurs !

• Yves Quéau

Nous avons reçu de Mademoiselle Janine Mazurié, qui fut intendante de l'établissement de 1984 à 1993 le petit mot suivant :

"Le Provisur Quéau ou la fin d'une époque.
C'est avec un grand intérêt et une très vive émotion que j'ai découvert dans l'Echo des Colonnes de juin 2013, Monsieur Quéau au travers de l'air de "Tel qu'il est il me plaît".
Un hommage à son humanisme qui avait senti qu'une structure ne pouvait réellement fonctionner de façon harmonieuse qu'avec le concours de tous, y compris des plus humbles et des plus éprouvés par la vie". (16 juin 2013)

Ci-contre : Yves Quéau, rue Toullier en 1982



• Alfred Dreyfus et la "haie du déshonneur"

Monsieur P. Fabre, réagissant à la présentation du panneau commémoratif du procès Dreyfus qui disait : *"La belle photo (...) représente le capitaine franchissant l'espace de la cour entre des soldats qui lui tournent le dos, mesure de sécurité que les antidreyfusards présentèrent comme une "haie du déshonneur"*, nous a écrit :

" En ce qui concerne la photo de Dreyfus, c'est bien d'une haie du déshonneur qu'il s'agit. Au garde-à-vous l'arme au pied, je ne vois pas comment les soldats auraient pu protéger Dreyfus derrière eux. N'oublions pas que Dreyfus a été condamné pour haute trahison. La demande de révision du procès lui permet de porter l'uniforme, mais il ne bénéficie plus de la présomption d'innocence et ne peut recevoir les honneurs de la haie de soldats. On a choisi une solution moyenne, les soldats lui tournent le dos, mais sont l'arme au pied. La véritable "haie de déshonneur" comporterait les fusils renversés, crosse en l'air et canon vers le sol. C'est le même dilemme qui se posera quand Kœnig prendra possession de Pétain en 45".

Contacté, l'auteur du projet, Pascal Burguin lui répond :

"On ne peut pas dire qu'il s'agit d'une "haie du déshonneur" et parler de "solution moyenne" ; d'ailleurs P. Fabre finit par dire qu'"Une véritable haie (...)"

En réalité, Dreyfus est juridiquement innocent dès que la révision est prononcée.

Par ailleurs le gouvernement Waldeck-Rousseau est évidemment favorable au prévenu (Galliffet, ministre de la guerre, presse le commandant Carrière, commissaire du gouvernement de requérir l'innocence) mais il est aussi littéralement obsédé par la sécurité du capitaine et la tranquillité du procès. C'est dans ce contexte qu'il faut interpréter les mesures prises par l'institution militaire en application des consignes gouvernementales, en particulier cette haie de sécurité destinée à prévenir tout attentat. Les fantassins, comme les cavaliers sur d'autres photos, regardent vers l'extérieur pour parer à toute agression éventuelle.

Une interprétation différente de cette mesure vient en contradiction avec les intentions du gouvernement.

Enfin, parler de haie de déshonneur, c'est reprendre sans précaution la rhétorique antidreyfusarde : le premier à utiliser l'expression est Henri Rochefort, l'un des chefs de file du courant hostile au capitaine Dreyfus".

• L'enfance d'un commissaire ...

Poursuivant son courrier Paul Fabre commente la photo de classe publiée en page 17 dont nous ne connaissions pas la date :

"Quant à la photo, je pense qu'elle doit être un peu postérieure à 1946, car j'ai été en 1945-46 non pas délégué rectoral au lycée, mais bibliothécaire de l'Institut de géographie de Rennes. J'opterais volontiers pour 47 ou 48.

C'était une excellente classe très agréable et je reconnais bien chacun de mes élèves, mais ma mémoire ne me permet de retrouver que trois noms (...) Juste derrière mon père, Leclerc : c'était un excellent élève, un peu timide, qui fit plus tard carrière dans la police. (...)" (Voir encart ci-dessous)



M. Fabre nous ayant lancé sur sa piste, voici quelques éléments sur la carrière de cette grande figure de la police.

MARCEL LECLERC

Marcel Leclerc naît en 1935 dans une famille d'agriculteurs à Sainte Anne sur Vilaine où il fait ses études à l'école privée du bourg. Il poursuit par des études secondaires au lycée de garçons de Rennes [qui ne s'appelle pas encore *Chateaubriand* n'en déplaise aux rédacteurs de notices]. Il passe un doctorat en droit public à la faculté de droit de Rennes ainsi qu'un DES de science politique. Service en 1959-60 dans l'armée de l'air.

En octobre 1960, à 25 ans, il est reçu au sélectif concours de commissaire de police de la préfecture de police. Entré à la direction de la police judiciaire de la préfecture de police il entame une brillante carrière parisienne franchissant tous les étapes hiérarchiques : commissaire adjoint (1961), commissaire (1967), commissaire principal (1971), commissaire divisionnaire (1977), directeur (1986), et accédant à des postes prestigieux : chef de la brigade de recherche et d'intervention (BRI) en 1974, chef de la brigade criminelle en 1979...

Un des tournants marquants de cette carrière a été en mars 1982 le refus de la promotion que lui proposait Gaston Defferre.

Defferre, ministre de l'Intérieur du gouvernement Mauroy, avait pensé "faire d'une pierre deux coups" : éloigner de Paris un fonctionnaire dont le nom était associé à quelques "affaires" du septennat précédent, et montrer, par la même occasion, l'ambition de sa politique de décentralisation en nommant *Contrôleur général de la Police* dans "sa" ville de Marseille, un policier de valeur, un "grand flic" qui avait été un des "tombeurs" des "frères Zémour".

Attaché à la Préfecture de Police de Paris, où se faisaient les grandes carrières, Marcel Leclerc y vit une provocation.

Son refus entraîna un véritable séisme qu'il "paya" en étant nommé "chargé de mission" à l'*Inspection générale de la police nationale*, "le cimetière des éléphants", selon le commissaire Robert Broussard qui avait fait équipe avec lui. Quatre ans plus tard, nommé directeur, il devenait le chef de cette même IGPN.

Mis à disposition un temps comme directeur de cabinet de Charles Pasqua au conseil général des Hauts de Seine en 1989, il quitte la région parisienne en 1993, pour devenir préfet délégué auprès du préfet de la région Rhône-Alpes, préfet du Rhône. Il entre dans la préfectorale en 1994.

Marcel Leclerc a pris sa retraite en 1998 ce qui lui a permis de rédiger un livre, paru chez Plon en 2000 où il raconte son expérience : *De l'antigang à la criminelle*.



Photo extraite de la *Revue de la police Nationale* d'avril 1988
(Citée par <http://www.sfhp.fr> - une des sources de cette note-)

A T

Mosaïque

Page 19 du précédent numéro nous annonçons l'achèvement d'une mosaïque. (voir p 20). Elle a depuis trouvé sa place dans le couloir d'entrée, à droite de la porte de communication avec le hall. Pour la voir en couleur on peut se reporter à la page d'accueil de notre site. Cette mosaïque est fruit du travail d'une année des 4^{es} latinistes. Madame Martin, mosaïste, raconte l'expérience telle qu'elle l'a vécue :

Les mois écoulés auprès des jeunes, de Simone [madame Todesco, professeur de lettres classiques] et de Mohamed [monsieur Mesmoudi, professeur de mathématiques] ont été très précieux : un travail collectif, un travail de patience.

Mon souhait était de faire découvrir aux adolescents chaque étape de la création : découverte/présentation des différentes tesselles, des outils, des techniques de pose, réalisation d'ébauches : dessins/brouillons, recherche dans des ouvrages, observation d'oeuvres antiques et modernes, partage des productions, choix du dessin final, choix des couleurs ; puis préparation du support : reproduction du dessin à taille réelle, pose d'un plastique protecteur, enfin pose du filet. Ce dernier installé, ils se sont attelés à la réalisation : découverte de la technique. Puis ils ont découvert l'intérêt du jointage, l'importance d'un gris et non d'un blanc ou d'un noir.

En parallèle, Mohamed leur a expliqué ce qu'étaient les pavages. A Rome, la mosaïque de pavement était utilisée dans l'architecture : des dessins géométriques, des cercles entrelacés, des damiers, des losanges, carrés ou rectangles combinés ... Aux côtés de Mohamed, les jeunes ont ainsi réalisé la maquette du fond de la mosaïque via le logiciel *geogebra*, dans la salle informatique, sur les ordinateurs.

Ils ont tous joué le jeu, se sont appropriés l'œuvre petit à petit, selon leur tempérament. Attentistes au départ, ils se sont responsabilisés au fur et à mesure sans attendre mes directives et là était un de mes paris. Allez à contre courant du système actuel, travailler à l'horizontal le plus possible.

L'année passée, les créations étaient individuelles et très vite, ils s'y étaient mis. Là ce fut différent, le temps d'investissement fut quelque peu plus lent (c'est relatif) mais beaucoup plus fort selon moi. Des enseignants absents, au lieu de se rendre en permanence, des élèves informaient la vie scolaire de leur souhait de monter en salle 305 pour faire avancer l'œuvre et s'assurer ainsi de sa réalisation avant la fin de l'année. Simone et Mohamed ont pu apprendre à mes côtés, et tout comme les élèves, ils ont donné du temps, ont participé sur leurs heures libres. Martine Tassel, une amie, est intervenue quelques fois pour encadrer, pour conseiller, pour découper ...

Quel plaisir d'ouvrir la porte et de voir quelques élèves en compagnie de Mohamed alors que rien ne présageait de leur présence tel ou tel jour (en dehors des heures habituelles) !

Quel plaisir d'entendre frapper à la porte à une heure où je donnais de mon temps et de les voir répondre à ma suggestion de passer si possibilité ...!!!

Quel plaisir aussi de les voir travailler tout en papotant les uns avec les autres ! (parfois il m'a fallu hausser le ton mais je suis certaine de compter sur les doigts d'une main le nombre de fois).

Cet atelier s'apparentait à une bulle en dehors des cours, un moment différent qui détend, qui ressourçait ... même si la rigueur au travail était souhaitée : la dynamique dans la composition, les ruptures, les interstices entre les tesselles : taille, toujours des lignes, jamais de formes incongrues ...

Plus nous nous rapprochions de la fin, plus l'envie d'arrêter le temps m'envahissait ...

La très grande majorité (l'unanimité peut-être) a aimé ce temps de création.

Ils se sont découverts des talents cachés, des qualités insoupçonnées : patience, précision ...

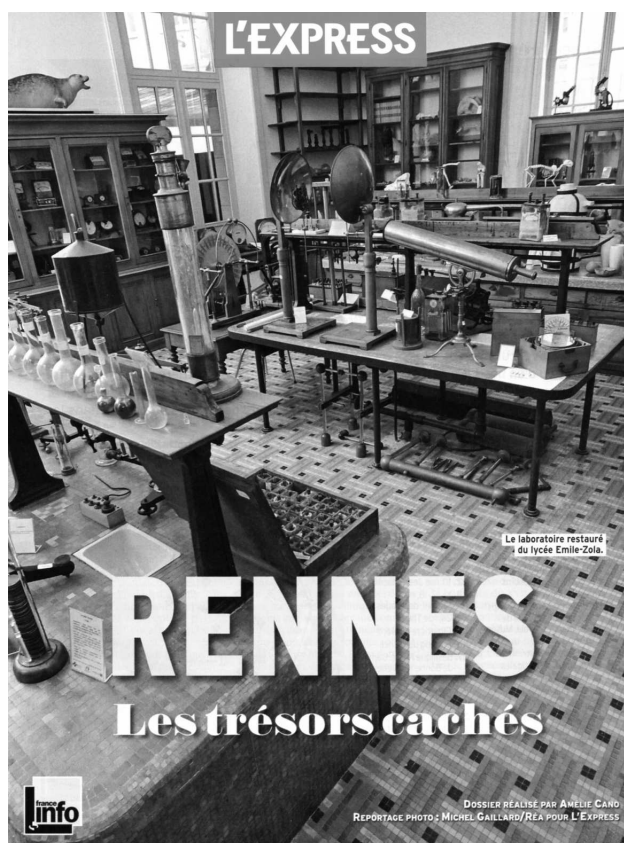
Grâce à l'ouverture de Simone vers les parents, cette spontanéité de les associer à l'établissement, un lien s'est créé entre nous depuis 3 ans et sans ces qualités, ce projet n'aurait pu voir le jour.



Cl. JNC

2011-2012 -
Les 1^{ères} créations individuelles

Marie MARTIN



Zola et l'Amélicor à l'honneur dans L'Express

L'Express préparant un dossier spécial de 16 pages sur "**Les trésors cachés de Rennes**" à paraître en juin 2013, nous avons reçu Amélie CANO, journaliste, et Michel GAILLARD, photographe, au mois d'avril dans les espaces patrimoniaux de la cité scolaire. En découvrant le n° 3234 (26 juin-2 juillet) nous avons eu le plaisir de constater que parmi les 24 sujets abordés, Zola et l'Amélicor avaient été plutôt bien traités : une photo pleine page de la salle Hébert en couverture du fascicule (*ci-contre*) et un article de plus d'une demi-page, plutôt sympathique, sur l'Association (*ci-dessous*). Sur la photo on reconnaît, au fond, Jean-Paul Paillard et Jean-Noël Cloarec, Nicole Cadic-Coquart et, au premier plan Bertrand Wolff et Gérard Chapelan en pleine action.

Cinq siècles de science au lycée Zola

L'établissement est l'héritier d'une riche histoire. Une petite troupe de bénévoles entretient et restaure avec passion une fabuleuse collection d'outils et d'ouvrages pédagogiques.

Félix Hébert : ce nom ne vous dit rien ? Ce professeur du lycée Emile-Zola est pourtant l'un des rares enseignants à être entrés dans l'histoire... pour son incompétence. Chahuté par ses élèves, il inspira à Alfred Jarry, ancien lycéen de l'établissement, son Père Ubu. Clin d'œil à cet épisode, c'est du nom d'Hébert qu'a été baptisée la salle de chimie où est exposée une collection d'instruments scientifiques. Ces ustensiles auraient pu rester dans l'oubli sans la curiosité de quelques professeurs et de leurs élèves. « En 1988, nous avons organisé avec mon collègue Jos Pennec une présentation de *L'Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert. Les élèves sont alors partis fouiller dans les caves du lycée. Ils sont revenus avec un tas d'objets, se souvient Bertrand Wolff, enseignant de physique à la retraite et membre de l'association Amélicor. Il a fallu les nettoyer, les remonter, et éventuellement les réutiliser : une bobine de Rhumkorff s'est même mise à cracher des étincelles ! » La réfection du lycée, en 1993, va pousser des professeurs à se préoccuper de patri-



moine. D'abord composée d'enseignants, Amélicor regroupe aujourd'hui plus de 150 membres. Une de leurs missions consiste à entretenir et à inventorier la fabuleuse bibliothèque de l'établissement. Riche de 3 000 ouvrages, dont le plus vieux date de 1528, elle compte des centaines de dictionnaires, dont une édition de 1778 de

L'Encyclopédie. Ancien collège de jésuites, le lieu a connu cinq siècles d'enseignement. Et une myriade d'élèves turbulents... Mais ceci est une autre histoire, que vous conteront avec passion les bénévoles d'Amélicor.
➤ Lycée Emile-Zola, 2, avenue Jean-Janvier. Visite sur réservation pour les groupes. www.amelycor.fr

Vie de l'Amélycor • Vie de l'Amélycor • Vie de l'Am

• Adhésions / r adh sions pour l'année scolaire 2013-2014

Nous rappelons que la vie administrative de l'Amélycor s'organise en fonction de l'année scolaire. Si vous n'avez pas encore réglé votre cotisation 2013-2014, pensez-y ! Voir feuille jointe au présent bulletin.

• Assemblée générale de l'Amélycor : prenez note !

C'est un moment important de la vie de notre association. Elle est l'occasion de faire le bilan de l'activité de l'année précédente (2012-2013), de penser à l'orientation des activités à venir et de désigner le CA.

Le CA qui s'est réuni le 2 octobre 2013 a fixé la date et l'heure de la prochaine AG :

Assemblée Générale

Judi 21 novembre 2013

salle Ricœur

18 h-19h30

• Conférences :

◆ 45 personnes sont venues écouter (et voir !) la première conférence de la saison que proposait René Cintré, historien, ancien élève et ancien professeur du lycée, docteur  s lettres, médiéviste spécialiste des "Marches de Bretagne".

Son exposé très vivant, très riche et magnifiquement illustré où transparaissait sa longue fréquentation des archives et des beaux manuscrits nous a introduits à cet "autre monde" - à la fois familier et symbolique - qu'était, pour l'homme médiéval, le monde des animaux. Le public n'a pas boudé son plaisir.

Rappelons que le très beau livre, *Bestiaire médiéval des animaux familiers*, publié par Ouest-France et dont nous avons rendu compte, est toujours en vente.

◆ C'est à un tout autre domaine que Yannick Laperche va nous initier **judi 14 novembre**.

La découverte de la structure de l'ADN et de son rôle comme support des gènes sont à l'origine de la biologie moléculaire, discipline qui a révolutionné la biologie et a trouvé des applications notamment en médecine et agronomie ; certaines d'entre elles font l'objet de débats vifs dans notre société.

Aujourd'hui jeune retraité, Yannick Laperche, lui aussi ancien élève du lycée, a été professeur à l'Université de Paris Est Créteil où il a enseigné la biologie moléculaire ; il a également dirigé une équipe de recherche de l'INSERM au CHU Henri Mondor de Créteil.

(ci-dessous l'affichette annonçant la conférence)

Les jeudis d'AMELYCOR (Association pour la Mémoire du Lycée et du Collège de Rennes)	
	L'ADN et la révolution de la biologie moléculaire. L'ADN, ou acide désoxyribonucléique, est la molécule du monde vivant la plus connue du grand public. Les découvertes de son rôle comme molécule de l'hérédité (elle contient les gènes) et de sa structure en 1953 ont été des faits marquants du siècle dernier, fondateurs de la biologie moléculaire. Cette nouvelle discipline, consacrée à l'étude de l'ADN, a eu un développement fulgurant depuis 50 ans avec l'émergence des techniques du génie génétique utilisées pour isoler les gènes et analyser leur fonctionnement. Cette révolution technologique a permis la manipulation des gènes, la création d'organismes génétiquement modifiés (OGM) et le décryptage des génomes individuels. Tous ces travaux, consacrés par une vingtaine de prix Nobel, ont de nombreuses applications en médecine (diagnostic, thérapie génique), en agronomie (sélection) et aussi pour l'identification des individus. Ils suscitent de nombreux espoirs pour de nouvelles thérapies mais aussi des craintes générées notamment par l'utilisation possible de données génétiques individuelles en dehors d'un contrôle médical ou juridique. Par Yannick LAPERCHE, Biologiste
Judi 14 novembre 2013 à 18 h - Cité scolaire Emile Zola (salle Ricoeur) Entrée libre et gratuite	

Un substitut à Descartes ?

Faune ou Apollon ? la statue du jeune athlète nu, arc à la main et chevreuil sur l'épaule, qui occupe la niche en haut de l'escalier d'honneur ne manque pas d'intriguer.

Sa mise en place est racontée dans le livre de N. Renondeau et P. Favre, *Le Collège de Rennes des origines à la Révolution*, à propos du passage de Descartes au Collège de Rennes.



« La brièveté du séjour de Descartes au collège (au moins 8 mois, au plus 16 mois), n'empêchera pas son souvenir - même après la condamnation du *cartésianisme* par les jésuites - de rester la gloire de l'établissement.

C'est au point que lorsque Napoléon III fera reconstruire d'une manière grandiose le lycée avec une façade située à l'est (...), on ménagera dans l'escalier d'honneur qui conduisait à ce qui était alors le bureau du proviseur une niche pour y placer la statue du plus célèbre des élèves qui ont étudié à cet endroit.

Il ne saurait être question de Chateaubriand, un peu oublié à l'époque et auteur du «*De Buonaparte et des Bourbons*». Le choix se portera sur Descartes dont la statue creuse ornera la niche du grand escalier.

Il est représenté dans une attitude sévère, l'index droit dirigé vers son front et, au dessous de la statue, on grave le fameux « *Cogito ergo sum* ».

En 1944, malheureusement, les bombardements- qui font éclater la façade- détruisent le bureau du proviseur et la conciergerie, et occasionnent des dégâts dans l'escalier. Descartes est littéralement scalpé, et au dessus [du] « *Cogito ergo sum* », l'index du philosophe ne désigne plus qu'un crâne absent.

Descartes a perdu la tête...(.)

Dans l'ignorance [alors] du passage de Descartes en ces lieux, on ne songera pas à rétablir sa statue. La niche sera vide longtemps, et finalement un faune prendra d'une manière singulièrement ironique la place du philosophe".

Disparitions

Joseph Rimbault

M. Rimbault, qui vient de disparaître dans sa 94^e année, fut professeur de mathématiques.

Il avait été élève du lycée (1931-1940). Avec lui disparaît un témoin important de l'histoire de l'établissement.

Il nous avait raconté la réfection de la salle de TP de chimie (salle Hébert), par la maison Odorico pendant l'année scolaire 1933-1934.

En TP, le jeune Joseph faisait équipe avec Paul Germain qui devint secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences.

L'Echo des colonnes (numéros 7 et 8) avait publié quelques anecdotes savoureuses que M. Rimbault nous avait confiées.

Dominique Genevois

Dominique Genevois s'est éteint à l'âge de 77 ans.

Ce germaniste distingué avait enseigné au Collège Emile-Zola. Membre de l'association depuis le début, il projetait de rejoindre la groupe de bénévoles du mercredi ; sa culture et ses compétences auraient été appréciées.

Eprouvé par le décès récent de Madame Genevois, il a affronté avec courage et dignité la grave maladie qui l'a emporté.

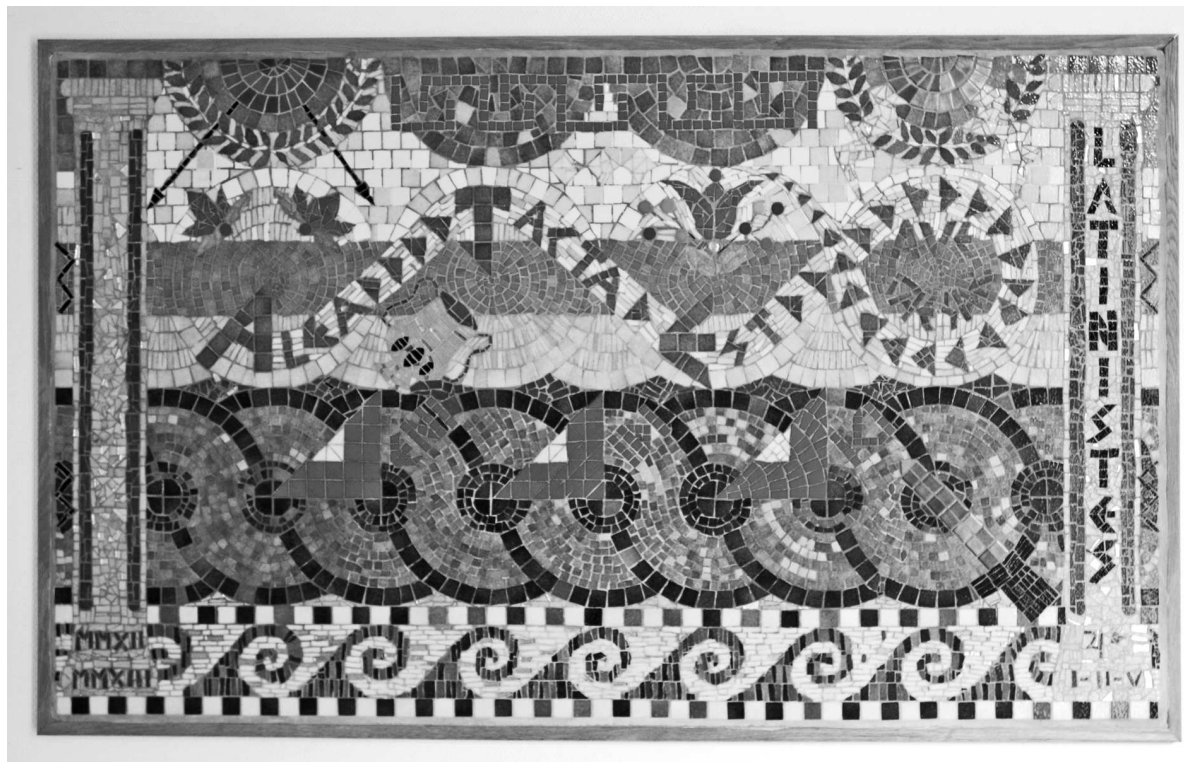
L'Amélycor assure les familles de toute sa sympathie.



Félix Hébert dessiné par Henri Morin
(voir dossier pp 5-10)

SOMMAIRE

ÉDITORIAL	p 1
MESURES ET FRAUDES	p 2
L'EXTRAVAGANT FERDINAND LOP	p 3-4
LA VÉRITÉ SUR L'AFFAIRE JARRY	p 5-10
• Charles Chassé (1883-1965)	
• Ubu roi : enquête sur l'accusation de plagiat	
LA RÉCRÉATION »	p 11
SOUVENIRS	
• Un demi-siècle déjà : Brême-Rennes	p 12-13
RÉACTIONS DES LECTEURS	p 14-15
• Y Quéau	
• Haie de déshonneur ?	
• Le commissaire Leclerc	
VIE DU COLLÈGE :	
• Réalisation d'une mosaïque	p 16
VIE DE L'AMÉLYCOR	p 17-18
• A l'honneur dans L'Express	
• Rentrée 2013	
SUBSTITUT A DESCARTES ?	p 19
DISPARITIONS	p 19
SOMMAIRE	p 20



Mosaïque réalisée en 2012-2013 par les 4èmes latinistes. (cl J-N C)
(pour la voir en couleur aller sur le site: www.amelycor.fr)